

La fin d'un roman de famille de Péter Nádas
Mélancolie de Péter Nádas

Martin Hervé

Numéro 258, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84886ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hervé, M. (2016). Compte rendu de [*La fin d'un roman de famille* de Péter Nádas / *Mélancolie* de Péter Nádas]. *Spirale*, (258), 79–81.

L'obsession du spectre

Par Martin Hervé

LA FIN D'UN ROMAN DE FAMILLE

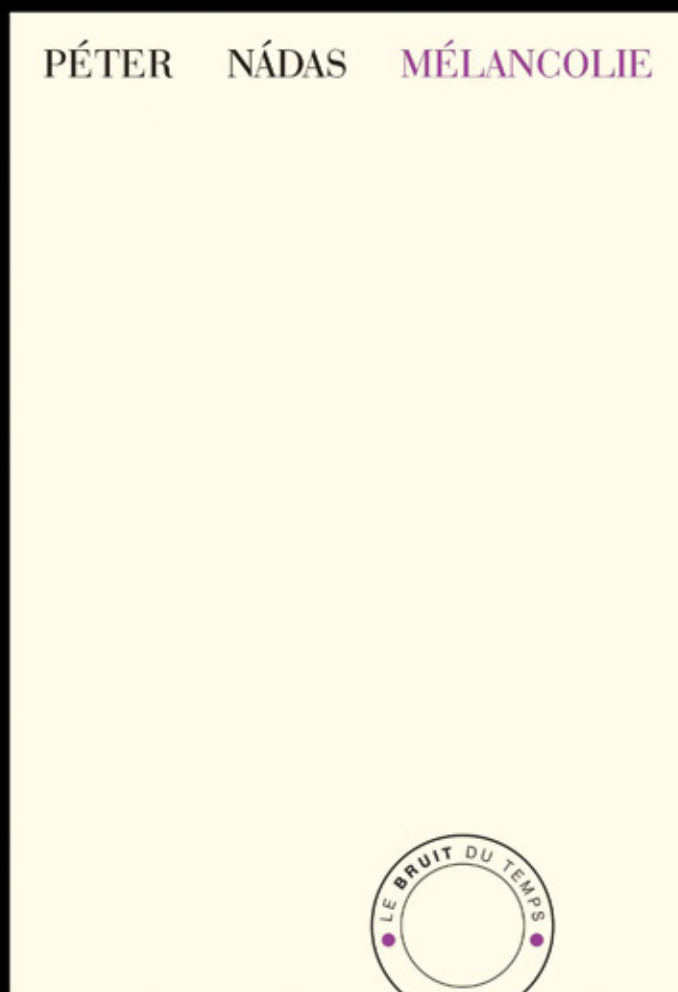
de Péter Nádas

Éditions Le Bruit du temps, 2014,
204 p.

MÉLANCOLIE

de Péter Nádas

Éditions Le Bruit du temps, 2015, 75 p.



La fin des années 1970 sonne le glas de bien des espoirs en Europe. Le *xx^e* siècle n'est pas terminé que, déjà, il semble trop lourd à porter. Seule peut-être une écriture habitée de fantômes est à même de dire l'impossible de cette modernité tragique. Avec *La fin d'un roman de famille*, l'écrivain hongrois Péter Nádas pose les premières pierres d'une trilogie romanesque hantée, qui se poursuit avec *Le Livre des mémoires* en 1986 et, 20 ans plus tard, le monstrueux volume des *Histoires parallèles*. Il faut néanmoins attendre l'année marquant la fin de l'Union soviétique pour que ses livres soient publiés en français dans la collection « Feux croisés » d'Ivan Nabokov aux éditions Plon. C'est aujourd'hui au tour d'Antoine Jaccottet, fils du poète, et de sa maison d'édition, Le Bruit du temps, de prendre la relève avec la publication d'une pièce de théâtre intitulée *Chant de sirènes*, d'une courte méditation picturale et métaphysique : *Mélancolie*, ainsi qu'avec la réédition en format de poche de *La fin d'un roman de famille*. Siégeant aux côtés des ouvrages d'Henry James, d'Ossip Mandelstam et d'Isaac Babel, Nádas ne pouvait espérer meilleure compagnie. Couronné par le Prix de littérature européenne, c'est un lecteur attentif et à l'humour acéré. De sa mémoire érudite, son œuvre s'anime et cherche, tout en même temps, à retrouver la racine et le signe.

Histoire à rêver debout

Comme il se devait, *La fin d'un roman de famille* s'ouvre sur des jeux d'enfants. De ces jeux où l'on réinvente avec les jeunes voisins la triade familiale, le père, la mère et le petit, ses paroles et ses gestes banals mais essentiels, graves parfois, dans le temps feint de l'innocence. Car le théâtre de l'*infans* connaît déjà ses heurts, ses sursauts d'angoisse et de volupté logés à même la chair du quotidien. Rien n'y est figé, la mère d'un jour peut devenir le père du lendemain. Voilà la victoire qui, chaque fois, semble être remportée

sur le monde adulte, où les places restent vacantes. Rien d'étonnant lorsque le père réel se borne à n'être qu'un revenant qui, à la faveur de la nuit, apparaît pour une douche, un sommeil trop lourd, et vite et vite, repartir au point du jour sans faire trop de bruit. Quant à la mère, pas un mot à son sujet ; on l'imagine évaporée dans une silencieuse déflagration de lumière. Restent les grands-parents, qui élèvent leur petit-fils et le préservent, tant bien que mal, d'un dehors dont ils ne veulent rien savoir. C'est la Hongrie des années 1950, la Hongrie et sa République populaire, ses opposants, ses procès et l'insurrection de Budapest. Mais du brouhaha du temps de l'histoire, le lecteur ne saura presque rien, si ce n'est quelques hoquets étouffés perçus au travers d'une anecdote, des grésillements de la radio ou des crissements des pneus d'un camion. Il y a aussi les histoires que l'on vit et que l'on se raconte. Mais la jeunesse ne sauve en rien de la trahison. Le petit garçon en tire la cruelle leçon lors d'une de ses rares sorties en ville avec la grand-mère. Au marché alimentaire, celle-ci ne recule devant aucune honte pour passer de force devant les autres habitants. En ces temps de misère, la faim n'épargne personne et excuse toutes les conduites. Il vaut donc mieux se réfugier derrière l'enceinte de la maison et s'y nourrir de fables. Et qu'importe si, souvent, ce monde cloîtré paraît trop petit pour ses désirs. Le poisson ramené à grands frais du marché ne se suffit-il pas de la paroi blanche de la baignoire ou du lavabo ? Et le grand-père, ne paraît-il pas avoir toujours vécu loin des bruissements du monde ? Ce dernier, tel Borges, a le goût d'une histoire infinie. Le récit qu'il remonte et recompose dans une sorte de paganisme heureux est celui de la diaspora juive, de ses errements et de ses gloires, des persécutions également. Pour témoigner et sauver ce qui fut, à savoir l'héritage, les racines, un grand récit de mémoire soulignant l'étrangeté de l'aujourd'hui muselé

par la censure. C'est donc une œuvre de transmission à laquelle le vieil homme s'emploie auprès de son petit-fils, tout autant qu'un travail de déni du présent et une conjuration spectrale. Lorsque le dire a la dimension du rêve, les fantômes ne sont en effet jamais loin. L'oncle Frédéric l'apprend à ses dépens, au cours d'une visite dans l'enclos familial : « *Quand tu viens, [lui assène le grand-père] c'est comme si un morceau de passé revenait à tort, quelque chose de trompeur, quelque chose qui n'est plus, qui est mort en moi, mais qui revient, qui remue, qui se montre sous un jour nouveau. Pourtant, mon passé est pétrifié, pour moi tu es mort, toi aussi.* » Si le spectre, pour Jacques Derrida dans ses *Spectres de Marx* (1993), est une survivance d'un passé qui ne veut pas passer, il hypothèque aussi le présent et le futur en les marquant du sceau d'une disjonction éminemment tragique. Une suture éclate et le refoulé surgit. Quand le réel revient, il est recommandé de fermer les yeux.

L'entre-deux obsessionnel

Le livre est donc un long monologue d'enfant hors d'haleine. Tous les mots, toutes les phrases s'y bousculent, se chevauchent et s'emmêlent, suivant peut-être en cela, maladroitement, l'exemple du grand-père pour qui l'histoire a dorénavant remplacé l'existence. Les souvenirs et les fantasmes sont concaténés et ressassés au gré d'étonnantes associations et chaînes sensibles. De lui, il n'y a ici que celle de la compulsion et de la répétition. On aura beau jeu d'y chercher le véridique, car il se défasse sans cesse au profit d'une perception accrue, élargie aux limites poreuses et élastiques de l'imaginaire. Ce rêve a toutefois l'opacité gluante d'un cauchemar. Les images d'angoisse y prolifèrent, infusées par les rumeurs de la vie au dehors, les légendes colportées par les aïeux et les remous intérieurs. À chaque détour, l'horreur prend pour le garçon un nouveau

visage. La mort, toujours, fait retour à l'horizon de l'enfance. Celle-là même qui est annoncée par un serpent blanc nichant dans les murs et dont l'apparition signifie un nouveau décès. S'il s'évertue à ne marcher que sur les carreaux noirs ou blancs du sol, ou à se gorger d'histoires, c'est donc peut-être dans l'espoir de chasser la tempête qui gronde sous son crâne. Un orage de bouches ouvertes, celles, que l'on s'acharne à fermer, des morts ; du chien agonisant qui découvre ses dents ; du poisson quêtant l'oxygène ; mais aussi celles qui tremblotent à la lisière obscure du texte, les bouches de tous ceux n'ayant pas eu voix au chapitre. Litanie de l'obsession : « *Ça vient par-derrrière. Ça se répand partout, ça remplit tout, c'est noir, c'est mou, c'est informe et ça vient par-derrrière. Ça m'oblige à me pencher en avant. Il y en a partout. Ça forme un corps. Ça pèse sur ma tête que je ne peux plus bouger.* » Impossible de l'écarter ou de la tenir en échec, l'idée s'insinue, se fixe et distille le venin du doute. Dès lors, l'empêchement et l'oscillation règnent sur la pensée. Mais l'obsession, « *sacrilège verbal* » pour Jacques Lacan, va plus loin, elle profane le roman familial par ses obscénités et turpitudes. En effet, la spirale de l'horreur dissimule dans ses plis un autre tournoiement tout aussi ravageur, le trouble des pulsions, de désirs en demi-teintes tout juste esquissés. Si l'enfant a encore trop peu de mots pour en écrire le vertige, le corps et ses tremblements en témoignent par allusions et fulgurances. Ainsi de l'émoi ressenti à la vision du corps mis à nu du père, auquel il rêve de se coller au cours d'une nuit. Nuit de rêve, d'espoir déjà éternellement là. Nuit qui n'a à offrir en cadeau qu'une face désirable et son envers d'angoisse, à ce point précis et fuyant de leur rencontre. L'allemand a un mot pour cela : *dazwischen*, l'entre-

deux, l'interstice, où ce que l'on croyait ici est là-bas ; on l'imaginait dehors, il se retrouve dedans, à chaque fois hors de portée. « *Il n'y a que dazwischen, toujours entre deux histoires, entre deux respirations.* » Peut-être est-ce la seule manière de livrer quelque chose de ce temps. Jamais donc dans une confrontation directe aux événements, mais plutôt en les contournant, en avançant de biais, dans les creux et les sillons de la littérature, écrivant par apparition disparaissante et disparition apparaissante. Sur la ligne de fuite où se mêlent le souffle de l'agonisant, les halètements d'un enfant et de ses spectres, et la brise du mythe qui balaie un ciel étoilé, ce même ciel qu'ont contemplé les ombres émaciées d'Auschwitz ou leurs ancêtres, partis gagner Rome et ses promesses aux premiers temps de notre ère. *Dazwischen*.

Point de fugue

Après les jeux et les histoires, il y a aussi les images. Particulièrement celles de *Mélancolie*, petit ouvrage consacré à un tableau du peintre romantique allemand Caspar David Friedrich, une marine conservée dans un musée de Berlin. Un ciel nocturne et ses nuages, la lune, une embarcation échouée sur les rochers, trois personnages pris dans le halo d'un feu de fortune. De ce paysage de fin du monde, Nádas tire la matière d'une réflexion gracieuse et dense. Car cette peinture ouvre, comme peu d'autres le peuvent, à « *un espace infini, incommensurable à l'aune de l'expérience ou de l'imaginaire* ». Aucune parole n'avait réussi à créer pour l'écrivain pareille brèche vers les limites du signifiant, lorsque la représentation hoquette et que le langage se montre « *hors-pouvoir* », comme le dirait Roland Barthes. Seul peut-être s'en montre capable le mot *mélabú*, la mélancolie, que Nádas estime parmi les plus beaux

de la langue hongroise. Ce qui caractérise le mélancolique est de caresser la mémoire d'un passé jamais réalisé, toujours fugueur puisque la lumière qui brille à ce point du jour a toutes les couleurs du fantasme. De là, comme chez l'obsessionnel, un horizon qu'il attend, espère et redoute d'un même mouvement. Sujet éternellement en sursis et malade de penser. Car le mélancolique est cloué à la croix de sa réflexion, harcelé par ses chiasmes et le va-et-vient continu des inconciliables et des contraires. Dévoré par l'insatisfaction, il n'a d'autre objet que sa tourmente originelle, morte pourtant avant même d'avoir existé. Ainsi cherche-t-il à saisir ce qui échappe par définition : *dazwischen*, là encore. « *Tout ce qu'on sait, c'est qu'on pourrait voir à la manière dont on ne voit pas ; tout ce qu'on sent, c'est la manière dont on pourrait parler si du moins les mots ne nous manquaient ou ne nous abusaient : tel est le propre de la mélancolie.* » Pour en rendre compte, il y a la marine nocturne de Friedrich, mais aussi les peintures de son atelier ou son autoportrait, que seul un « *être dénué de paupières* » a pu accomplir. Grâce à son don (sa malédiction) de vision fixe, le peintre a levé le voile sur un bout du continent noir de la mélancolie. Disant cela, on oublierait un peu trop vite l'exercice de critique picturale auquel s'adonne ici Nádas. Ses commentaires pénétrants sur l'ombre et la lumière dans les tableaux de Friedrich attestent une intelligence sensible que ne renierait sans doute pas le Jun'ichirō Tanizaki d'*Éloge de l'ombre*. S'il fallait une main et son pinceau pour excaver le plan hors d'atteinte de la mélancolie, une parole était nécessaire pour le rendre manifeste, l'actualiser et en laisser une trace, vacillante comme au loin tremble la lueur d'un feu follet toujours sur le point de s'évanouir. ■